

## Nouvelles éditions *Mios raconté par ses rues et lieux-dits*



La Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch a déjà publié *Arcachon, La Teste-de-Buch, Gujan-Mestras, Biganos-Lamothe-Marcheprime, Andernos-les-Bains et Lanton racontés par leurs rues et leurs lieux-dits*.

*Mios*, dans la même série, est actuellement sous presse pour une sortie très prochaine.

En préparation depuis deux ans, sous la direction de Mauri Brouard, cet ouvrage collectif, riche en recherches, présente l'interprétation d'environ 400 toponymes pour découvrir l'histoire et la géographie moissoise, les personnalités locales, l'économie du passé, les traditions.

Ce livre avec de nombreuses pages en couleurs s'adresse à tous les passionnés du patrimoine local, mais aussi à tous ceux qui souhaitent découvrir cette commune du Pays de Buch.

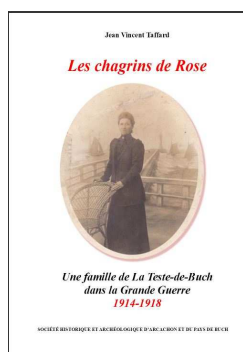
La sortie officielle est fixée au vendredi 5 décembre, à Mios, lors d'une manifestation à 18 h au foyer du 3<sup>ème</sup> âge, à laquelle vous êtes cordialement invité(e)s. 15 €.



**Énigme :** quel site est représenté sur cette photo ?

**Réponse à l'énigme du mois dernier :** aucune réponse ce mois-ci ; il s'agissait de la fonderie Destang, fabrique d'obus à Béliet

## Les chagrins de Rose



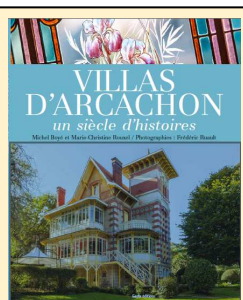
Ce beau travail de mémoire, de recherche qui retrace la vie quotidienne de La Teste-de-Buch pendant la Guerre 1914-1918, et qui rejoint l'histoire nationale ne manquera d'intéresser les Testerins, mais aussi tous les passionnés de l'histoire du Pays de Buch et bien d'autres.

*En fait*, écrit Jean Vincent Taffard, *une fois ce devoir de mémoire accompli, l'objet n'est plus celui de son auteur, qui s'en détache et disparaît : il devient un ouvrage de micro-histoire sur cette douloureuse période de la Première Guerre mondiale : quelques années d'une famille modeste, dans une petite commune où s'imbriquent encore étroitement ville et campagne, à l'intérieur même d'un centre urbain distendu en de multiples quartiers, reliés par de mauvais chemins...*

*Restent les souvenirs, les objets et la mémoire, plus que jamais nécessaires pour garder quelques repères dans le monde d'aujourd'hui.* 14 €

## Villas d'Arcachon

À paraître bientôt chez  
Geste Éditions - Textes de  
M. Boyé & M.-C. Rouxel  
Photos de F. Ruault



De la Ville d'Hiver à la Ville d'Été, du Moulleau à l'Aiguillon, le promeneur ne se lasse pas d'admirer ces belles villas entretenues avec amour et passion par leurs propriétaires, qui constituent le patrimoine et la fierté d'Arcachon. Elles portent le nom de grands hommes, d'artistes, de personnages de la mythologie, d'êtres chers, etc., ou évoquent la nature. Si certaines sont très connues, d'autres le sont beaucoup moins, parfois cachées des regards. Toutes témoignent de la richesse de l'inspiration des architectes et de la qualité des entrepreneurs arcachonnais.

Les splendides photos de Frédéric Rouault permettent de les découvrir sous un jour nouveau révélant l'architecture des premiers « chalets » bâtis sous Napoléon III, l'exubérance de la décoration à la mode pendant la Belle Époque, ou le style plus épuré des Années Folles.

## Agenda du mois

- **Arcachon**, permanences en notre local de la Maison des associations les mercredis 3, 10, 17 et 24 décembre de 14 h à 17 h.
- **Audenge**, permanence à la *Villa Rouge* le vendredi 12 décembre de 14 h à 17 h.
- **Arcachon**, mardi 2 décembre, 14 h30, salle Guérin, Maison des associations, atelier de travaux pratiques d'histoire locale avec l'UTLARC : *faire de la généalogie. Pourquoi ? Comment ?*
- **Mios**, vendredi 5 décembre, 18 h au foyer du 3<sup>ème</sup> âge, sortie officielle de l'ouvrage *Mios, raconté par ses rues et ses lieux-dits*.
- **Andernos-les-Bains**, samedi 6 décembre, Port ostréicole, cabane 74, la SHAA sera présente à *Cabanes en fête*.
- **Arcachon**, mardi 9 décembre, 10 h, hommage à **Jacques Plantey**. Rendez-vous à l'entrée principale du cimetière, allée Fénélon.
- **Arcachon**, mercredi 10 décembre, 10 h15, salle Guérin, Maison des associations, cours d'histoire locale avec l'UTLARC : *comment se nourrissaient nos ancêtres en Pays de Buch*.
- **Claouey**, du vendredi 12 au dimanche 14 décembre, la SHAA sera présente au Marché de Noël.

1914-1918 - Vous trouverez sur le site de la SHAA, à la suite des morts des mois précédents, ceux du mois de novembre 1914

Société Historique et Archéologique  
d'Arcachon et du Pays de Buch  
51 cours Tartas 33120 Arcachon  
05 56 54 99 08  
shaapb@orange.fr  
www.shaa.fr

## Adhérents

### Abonnés

792  
à ce jour

## Dernière nouvelle !

Grâce à Noël Courtaigne et Dominique Sablayrolles que nous remercions, vous pouvez maintenant télécharger gratuitement tous nos anciens Bulletins, au format *pdf*, sur notre site, jusqu'au numéro 93.



# Nouvelles d'un siècle

Dimanche 1<sup>er</sup> Novembre 1914

## LA VIGIE RÉPUBLICAINE

5

D'ARCACHON

5

### SIDI

Quand la première voiture stoppa devant l'ambulance, on vit descendre parmi d'autres blessés un nègre de haute stature, la tête auréolée d'une chechia aussi basanée que son teint. Sans émotion ni douleur apparente il gravit le grand escalier, traversa les couloirs, et s'assit avec l'aisance d'un sultan aux pieds du lit de cuivre qui lui était destiné. Ses bons yeux regardèrent avec intérêt l'immense lustre aux mille bougies, et son admiration se traduisit par deux mots qui contenaient l'enthousiasme naïf de sa race : Kikif soleil. Puis sans s'émouvoir davantage il enleva lui-même ses souliers, savonna ses pieds sans accepter le secours de personne et sans que

Sidi racontait cependant des choses terribles, et dans un langage imagé accompagné d'une savante mimique, il expliquait sans nulle émotion que son content d'avoir coupé le cou aux ennemis, il avait voulu connaître la saveur de leur chair ; et lorsqu'on lui disait : « Tu as osé faire cela ? »

— Parfaitement, répondait le nègre, et un long sourire de satisfaction découvrait la blancheur des dents sanguinaires.

Mais si l'on ajoutait : « Tu ne le feras pas pour nous ! » l'expression de la physionomie du noir passait de la satisfaction la plus complète à l'indignation la plus profonde.

« Lui allemand, toi française », et ces deux mots mettaient à nu le cœur du soldat africain.

« Toi française, par conséquent, sœur et amie, mon dévouement est à toi ; lui allemand, ton ennemi, alors pas de pitié. Pour toi, je suis l'enfant de la civilisation que tu m'as fait connaître, fidèle et dévoué à sa destinée jusqu'à la mort ; pour lui, je redeviens le sauvage que mes aïeux ont élevée, devant son sang, l'atavisme de ma race se réveille et je n'ai pas de pitié pour celui qui veut te faire du mal. »

Aucune satisfaction ne devait être épargnée à Sidi durant son séjour à l'ambulance. Frappé par sa haute stature et l'expression énergique et bonne de sa physionomie, un peintre russe ~~vint faire son portrait~~. Impassible en apparence, mais l'œil illuminé de fierté, il posa de longues heures dans une immobilité de statue, laissant couler la sueur de son front, imposant à ses yeux une fatigante fixité. Mais son orgueil ne connut plus de bornes lorsqu'il se vit reproduit avec une si étonnante ressemblance : « Beau, dit-il simplement » mais sa taille sembla encore grandir, et de plus haut, il accueillit les hommages dont on le comblait.

Entièrement guéri, Sidi est reparti il y a quelques jours. On sentait en lui une immense tristesse. Les enfants noirs s'attachent sincèrement à ceux qui leur font du bien, et peu habitué aux galeries et aux tendresses, celui-ci devait profondément regretter le milieu hospitalier où il avait été choyé et entouré d'affection.

« Kikif mamam, dit-il en partant à son infirmière toi donner ton adresse, moi l'écrire. » Kikif mamam ; et le soldat noir est rentré au dépôt emportant dans ses yeux et dans son cœur l'image de celle qui avait représenté pour lui ce qu'il y a de meilleur : une mère.

MIREILLE

Hôpital privé pour blessés Militaires  
Grand Hôtel. Arcachon

moindre émotion dénotait la plus légère souffrance. En le changeant de lit on s'aperçut qu'un large bandage mouillait sa poitrine ; il resta impassible, s'étendit avec béatitude dans les draps de fine toile, et s'endormit d'un sommeil paisible, la tête noire enfoncée dans la blancheur immaculée de l'oreiller.

Le matin, lorsqu'on défit le bandage, on vit avec stupéfaction le dos du nègre entièrement lacéré. Une plaie large et béante laissait à nu la profondeur du muscle. Sidi, imperturbable supporta sans sourciller le lavage de la plaie et le badigeonnage profond à l'iode ; puis naturellement, comme si rien d'étrange ne s'était passé, il se leva et alla dans les couloirs fumer des cigarettes.

A partir de ce jour, Sidi devint le héros de l'ambulance, et bientôt celui de la ville. Quand le médecin-chef permit aux blessés de quitter la salle et d'aller respirer la brise marine, il fut un des premiers à franchir le seuil de la grande porte et à s'avancer devant la grille qui domine la plage. Sa large main passait au travers des barreaux pour serrer les mains françaises tendues avec sympathie vers les soldats, et pas un ne recueillit plus de cigares et de bonbons que le grand noir aux dents blanches et aux lèvres épaisses, dont les petits enfants eux-mêmes n'avaient pas de frayeur.



Novembre 1915, sur le perron du Grand-Hôtel



# Il y a 100 ans....

L'article choisi pour le mois de novembre est reproduit in extenso : il est signé d'un pseudonyme, « Mireille », qu'on retrouve à plusieurs reprises dans le journal, toujours à propos de l'Hôpital militaire privé du Grand-Hôtel, déjà évoqué dans notre chronique de septembre. C'est une sorte de mini-reportage, relatant des scènes prises sur le vif par un témoin oculaire qui ne veut pas se montrer, mais l'intérêt de ce document réside surtout dans ce qu'il révèle de l'idéologie de la narratrice et du système de pensée de son époque. Le thème principal est la description d'un tirailleur sénégalais soigné dans cet hôpital, nommé « Sidi », vocable générique d'origine arabe signifiant « monseigneur » ou « monsieur », très usité alors pour désigner à la fois ces tirailleurs issus de l'ensemble de l'Afrique Occidentale Française et ceux d'Afrique du Nord, quelle que soit leur véritable identité. Pour les Arcachonnais, comme pour les Français en général, ils forment un seul groupe, ayant en commun un « teint basané » et la chechia, couvre-chef qui fait partie de l'uniforme réglementaire (voir la photo d'un tirailleur en bas du document). Ce texte nous permet d'appréhender la vision que les métropolitains avaient des colonisés : la guerre est une occasion de les mettre en contact, et nous constatons ici que c'est chose faite dès le début du conflit, bien avant la création du camp d'hivernage du Courneau à La Teste-de-Buch en 1916.

En effet, une dizaine de milliers d'hommes - dix bataillons de tirailleurs « sénégalais » - sont engagés dans les opérations de France en 1914, à la fin de la bataille de la Marne, et surtout pendant la « course à la mer », en Picardie, en Artois et en Champagne. Mal préparés et jetés frontalement dans la bataille en tant que « troupes de choc », réputées pour leur bravoure, comme le proclame le général Mangin dans *La Force noire*, ils subissent des pertes énormes, et on compte parmi eux de nombreux blessés. Sidi « le soldat noir », est l'un d'eux. On apprend à la fin du texte qu'il est déjà reparti vers le dépôt, à la fin du mois d'octobre : sa plaie au dos ne devait donc pas être très grave (puisqu'elle a pu être rapidement soignée), malgré la « stupéfaction » de ceux qui la découvrent « large et béante », surpris par la violence engendrée par la guerre. La teinture d'iode et la « brise marine » d'Arcachon ont apparemment fait merveille !

Bien des détails corroborent l'admiration que l'auteure de l'article porte au tirailleur, soulignant son courage devant la douleur (« impassible », « imperturbable ») et insistant sur son allure « énergique » et « fière », sa « haute stature », son « aisance » de « sultan » qui en impose. Elle cite aussi son goût esthétique pour l'« immense lustre aux mille bougies » du Grand-Hôtel ou pour le tableau qu'un peintre russe fait de lui (il dit « Beau ! »). L'auteure de l'article est visiblement attachée aux valeurs aristocratiques, elle évoque « les hommages dont on le comblait », qu'il reçoit de « haut ». Une hypothèse est qu'il s'agisse de Madame Jeanne Louise Rott, épouse de Georges Marie Alexandre de la Taille-Lolainville, issu de la vieille noblesse d'épée, capitaine de frégate, ayant fait partie de l'Escadre d'Extrême-Orient avant la guerre, en Indochine. En effet, une Madame de la Taille fut bien infirmière au Grand-Hôtel, y incarnant la présence des élites sociales caritatives traditionnelles parmi les infirmières. Si c'est Madame Rott, elle avait une fille qui se prénomait *Mireille*. Peut-être avait-elle choisi son prénom comme pseudonyme ?

Portraiture le tirailleur, c'est renforcer son caractère de « héros », de l'hôpital d'abord, « bientôt » « de la ville », dit le texte. Mais ne nous leurrions pas : il l'est d'abord par la curiosité qu'il suscite, parce qu'il est différent, exotique. Il fait certainement un peu peur, car sinon, l'auteure ne soulignerait pas que « les petits enfants eux-mêmes n'avaient pas de frayeur ». Les Arcachonnais avaient-ils croisé des Noirs avant de rencontrer « Sidi » ? On peut en douter, au vu de tous les détails qui insistent sur sa couleur ou son anatomie : le mot « nègre » n'a d'ailleurs pas forcément de connotation méprisante ici ; c'est le mot en usage à l'époque, comme le mot « race », pour ethnies ou peuples. La couleur de sa peau surprend incontestablement : le contraste noir/blanc est relevé à plusieurs reprises (« grand noir aux dents blanches », tête enfouie dans la blancheur « immaculée » de l'oreiller).

L'ignorance et la curiosité, quelque peu malsaine, comme devant la grille du Grand Hôtel, débouchent forcément sur des clichés, des préjugés. Ce texte n'en manque pas : comme souvent, y compris de la part de la hiérarchie militaire, le Noir est comparé à un enfant, enthousiaste et naïf, auquel on prête une bonté proche de l'innocence. Lorsqu'il part de l'hôpital, il s'adresse à son infirmière comme à une mère affectionnée, on sent bien ici le vécu de la narratrice. Cela n'empêche pas de rapprocher l'attitude de cette dernière du paternalisme - ici « maternalisme » - condescendant avec lequel on regardait les colonisés : il fallait leur apporter « la civilisation », et d'abord les éduquer, comme on éduque un enfant. Sidi est censé dire à sa maman-infirmière : « Je suis l'enfant de la civilisation que tu m'as fait connaître. » Le langage « petit nègre » prêté à Sidi dans le texte (comme dans « Y a bon Banania »), dont le mot « Kifkif » est d'ailleurs passé dans la langue française populaire, devait être employé pour se faire comprendre et obéir de ces troupes, qui parlaient des dialectes très différents. Il était codifié par l'armée, et des manuels destinés à l'encadrement avaient même été rédigés (exemple : *Le français tel que le parlent nos tirailleurs* en 1916).

Il n'est pas étonnant que ce langage « imagé » ait dû s'accompagner, comme le dit l'article, « de savantes mimiques », qui contribuaient à accréditer un autre des clichés définissant les noirs : leur animalité et donc leur sauvagerie. Ici, Sidi est même présenté comme un anthropophage, ce qui va à l'encontre de l'image du colonisé civilisé, intégré dans l'armée française. Il est vrai qu'il dit réserver cette pratique à la chair de l'ennemi allemand. Cela permet au texte de diaboliser cet ennemi, de le barbariser, de le comparer à un sauvage, face auquel on ne peut opposer que des pratiques de sauvage (« l'atavisme de ma race se réveille » est censé dire Sidi). Ainsi cet article participe-t-il lui aussi de la propagande nationaliste qui entretient l'esprit guerrier à la fois sur le front et à l'arrière. On sait par ailleurs que les troupes noires ont été également diabolisées par les autorités militaires allemandes pendant les combats.